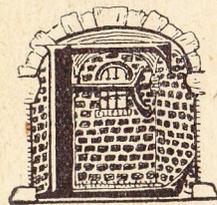




IX

Tu récolteras ce que tu auras semé.



Un peu de temps une transformation complète s'était opérée chez le roi à l'égard de Labrosse. Il se demandait si le ministre ne l'avait pas trompé, s'il n'avait pas forgé de toutes pièces son accusation et si lui, Philippe, ne s'était pas fait en quelque sorte son complice en accueillant cette accusation avec une trop grande facilité.

Animé de tels sentiments, il sentait que son cœur s'attendrissait et qu'il devait agir suivant sa propre inspiration. Il s'enveloppa d'un manteau et entra dans le couloir qui menait aux souterrains.

Le geôlier brutal avait été remplacé par un

gardien plus humain. A peine le roi avait-il ouvert la porte donnant accès au couloir des cachots, qu'il fut accueilli par le cri de « qui va là ? »

— Ordre du roi, répondit Philippe. Voici son sceau. Je suis chargé par lui d'une mission auprès de Sa Majesté la reine.

Un instant plus tard la porte du cachot de Marie tourna sur ses gonds et le roi se trouva en présence de celle qui avait tant souffert.

Marie ne pouvait en croire ses yeux. Enfin elle s'écria :

— Non, je ne me trompe pas... C'est bien vous, le roi !

— Le roi, répondit le souverain, le roi... Que ce mot me semble dur !... O, Marie, ne suis-je donc plus votre Philippe, votre Philippe qui vient vous apporter la liberté ?

— La liberté, répéta la reine, la liberté ?... La recouvrerai-je jamais ?

Le roi lui fit connaître alors la lumière qui s'était faite dans son esprit et qu'il allait la replacer sur le trône à la face de la France entière.

— Mais comment pourrais-je reparaitre aux yeux du peuple, si celui-ci n'a pas acquis la preuve de mon innocence ? répondit la reine. Et vous

même, Sire, pouvez-vous me dire, la main sur le cœur, que vous êtes entièrement convaincu de mon innocence ?

A cette question, posée avec tant de franchise, le roi était obligé de répondre franchement aussi et il dit en hésitant :

— Les preuves étaient si frappantes, Marie. Qui aurait pu douter ?

Un éclair de fierté passa dans les yeux de la reine et, relevant la tête, elle s'écria :

— Qui aurait pu douter, Sire?... Mais si tous les Français s'étaient présentés à moi, tenant toutes les preuves d'un crime et s'ils m'avaient dit : « Le roi, votre époux, est un vil assassin », je leur aurais répondu : « Vous mentez tous effrontément ; mon époux est trop noble, trop sincère, pour avoir pu commettre ce crime ; je méprise vos accusations ! »

Philippe se sentait amoindri en entendant ces paroles pleines de fierté. Qu'elle était belle son épouse, moralement et physiquement, dans sa robe d'une grande simplicité, mais qui faisait valoir davantage toute sa beauté plastique.

— Marie, répondit-il, Marie, je sens que ma conduite envers vous n'a pas été celle que vous étiez en droit d'attendre de moi. Que tout soit

oublié et pardonné. Je m'évertuerai à vous faire oublier tout ce que vous avez souffert.

Un sourire amer contracta les lèvres de la reine et, faisant de la tête un signe de refus, elle dit :

— Non, Sire, je ne vous appartiens plus maintenant. Ce n'est pas vous, mais le peuple qui a le droit de me réclamer. Quelle raison invoquez-vous donc pour me rendre la liberté ? Le vrai coupable a-t-il été découvert?... Non?... Alors je reste toujours coupable aux yeux du peuple, jusqu'à ce que le criminel aura été découvert ou bien jusqu'à ce que le peuple, dans un suprême mouvement de justice et de dignité, vienne me dire : « Madame, nous ne pouvons pas croire à votre culpabilité. Vous nous avez été enlevée, mais nous venons vous réclamer ».

Le roi avait mis un genou en terre devant son épouse et, la regardant tendrement, il lui dit :

— Et nos enfants, Marie, nos enfants, doivent-ils continuer à se passer de vous ? L'un ou l'autre jour ils apprendront la vérité. Que devrai-je leur répondre ?

— Vous leur répondrez, Sire, ce que je leur répondrais si jamais ils me demandaient si leur

père était un homme honnête et bon. Dites-leur avec instance et, afin que le dernier doute se dissipe dans votre cœur, je veux vous jurer ici que je suis innocente et j'espère que vous ajouterez foi à mon serment :

« Je jure sur la tête de mes enfants, qui sont mon espoir et mon amour, qu'une calomnie monstrueuse est la seule cause de mon emprisonnement. Que Dieu me punisse des châtimens les plus sévères si je n'ai pas dit la vérité »

Le remords entra alors dans le cœur du roi en même temps qu'une sorte de vénération pour cette jeune femme, qui cachait tant d'énergie sous une aussi grande amabilité et sous tant de douceur.

Le roi eut beau insister, elle refusa de donner suite à ses sollicitations et de reprendre sa place à la cour. Tout ce qu'elle demanda, ce fut la faveur de voir les enfants et Blanche chaque fois qu'elle le désirerait et ensuite que la cour de justice serait réunie aussitôt que possible pour instruire l'accusation qui pesait sur elle.

* * *

Philippe avait le cœur rempli d'une profonde tristesse en présence du refus de la reine de quit-

ter son cachot. Mais à cette tristesse se mêlait un autre sentiment : de l'aigreur, de la haine même pour Labrosse. Il comprenait maintenant le rôle que cet homme avait joué dans sa vie et plus il approchait de ses appartements, plus la pensée se fixait en lui, qu'une peine sévère devait être prononcée contre le ministre.

Breno vit immédiatement qu'il était arrivé quelque chose de désagréable à son maître, et, par mesure de précaution, il cacha précipitement la cravache avant de donner une expression joviale à son visage.

— Vous avez la mine si singulière, cousin, dit-il au roi. Qu'y a-t-il donc ?

Le roi ne répondit pas et c'était la preuve qu'il n'était pas disposé à écouter des plaisanteries, mais Breno était curieux de savoir ce qui s'était passé entre le souverain et la reine.

— Et Sa Majesté, dit-il timidement, reviendra-t-elle bientôt ?

— Hélas, non, répondit Philippe en soupirant et, heureux de trouver quelqu'un auquel il pouvait confier ses peines ; il raconta au bouffon son entrevue avec la reine.

Après quelques instants de réflexion Breno dit au roi :

— A mon avis, cousin, Sa Majesté la reine a complètement raison. Son retour, en ce moment, vous placerait dans un faux jour et le souci de votre dignité doit avoir été l'unique motif de sa conduite, j'en suis bien convaincu.

Philippe retomba ensuite dans ses réflexions, puis, relevant soudainement la tête, dit :

— Breno, allez trouver le sergent Melchior Blanc et dites-lui d'arrêter le ministre.

Le bouffon regarda le roi avec étonnement et à son visage il était facile de voir qu'il ne prenait pas cet ordre au sérieux, mais Philippe lui montra la porte en disant :

— Faites ce que je vous ordonne.

Breno n'avait peut-être jamais connu dans la vie d'instant plus heureux et il partit comme une flèche pour le corps de garde. En route le bouffon se dit qu'il fallait cependant une preuve de l'ordre du roi ; puis il avait oublié aussi de demander où le nouveau prisonnier devait être conduit.

Il retourna donc sur ses pas. La première difficulté fut rapidement levée ; quant à la seconde,

le roi ordonna que Labrosse serait enfermé à la prison ordinaire.

Le sol semblait brûler sous les pieds de Breno pendant que le roi écrivait la lettre de cachet et après avoir reçu l'écrit, il reprit sa course vers le corps de garde.

— Melchior Blanc, dit Breno, si vous vidiez la Seine entière, en admettant qu'elle contiendrait non de l'eau mais du vin, vous n'auriez pas de plaisir aussi grand que celui que vous donnera la nouvelle que je vais vous apprendre.

— Qu'est-ce donc ? demanda le sergent avec curiosité.

— Devinez un peu.

— Je ne suis pas très fort... mais enfin. La reine a été remise en liberté ?

— Vous n'y êtes pas.

— Charles Labrosse est revenu ?

— Ce n'est pas cela. Je vois qu'il faudra vous aider.

— Voyons, Breno, vous mettez ma patience à l'épreuve. Parlez donc.

— Quel est l'homme qu'en ce moment vous verriez pendre avec le plus grand plaisir ? demanda Breno en riant.

La question était difficile à résoudre pour le sergent, car il eut beau chercher, il ne trouva pas la réponse et il se contenta de regarder le bouffon.

— Je jette ma langue aux chiens, dit-il finalement ; laissons donc courir les gens, la vie a tant de charmes.

— Mais grand fainéant, poursuivit Breno, ne pouvez-vous donc pas vous donner la peine de voir ou de rechercher qui, en ce moment, mériterait le plus les honneurs de la potence ?

Après un instant la lucidité parut maintenant se faire dans l'esprit de Melchior, car se touchant le front, il s'écria :

— Ho ! s'il ne s'agit que de nommer le plus grand scélérat... Mais celui que je connais ne sera jamais pendu, je vous l'assure.

— Pour le moment il ne s'agit pas encore de le pendre, à vrai dire, répondit Breno en riant. Vous voulez parler de notre ami Pierre Labrosse ? Eh bien, Melchior, endossez votre plus beau pourpoint, ceignez votre meilleure épée, car ça y est... au nom de Sa Majesté Philippe, roi de France, je vous apporte l'ordre d'arrêter le ministre.

Un mur qui s'écroule n'aurait pu faire saisir plus fortement les soldats que les paroles de Breno. Caressant le dos du bouffon avec le fourreau de son épée, Melchior s'écria :

— Allez-vous en, suppôt du diable, sinon nous nous foulons la rate à force de rire.

— Voilà ce que c'est, répondit Breno, quand on raconte quelque chose de sérieux, personne ne veut le croire. Mais tenez, regardez moi cela... que dites-vous maintenant ?

Il montra le sceau du roi et tout doute devenait donc impossible. Il se forma immédiatement un cercle autour du bouffon et les questions se croisèrent :

— Qu'est-il arrivé, Breno ?

— Qu'a-t-il donc fait, le ministre ?

Mais Breno, faisant l'important répondit :

— C'est mon secret.

Il tourna sur les talons, mais revint presque aussitôt.

— Au fait, dit-il, vous êtes tous de braves garçons et je puis bien vous dire, que non seulement le ministre est tombé en disgrâce, mais que le roi ne veut plus le voir et veut même le faire pendre. J'ai dit alors au cousin, qu'il valait mieux

faire emprisonner l'individu et c'est ce qui se fera. Je demande maintenant deux gaillards solides pour accomplir cette besogne.

La petite corvée devait bien être agréable aux soldats, car tous voulaient en être.

— Moi, Breno, moi !

— Non, Breno, j'ai plus d'années de service que lui !

— Breno, faites moi l'honneur...

Le bouffon, assailli de tous les côtés à la fois, se boucha les oreilles.

Se tournant vers Melchior il lui dit alors avec autant de magnanimité que s'il eût été le roi même ;

— Sergent, choisissez vous-même les deux gardes les plus dignes d'exécuter avec vous l'ordre du roi. On n'arrête pas tous les jours un ministre.

D'un coup d'œil Melchior Blanc passa en revue ses hommes, puis revenant au bouffon, il lui dit :

— Breno, mon ami, il m'est très difficile de choisir. Tous mes hommes sont également dignes de cet honneur. Laissons au sort le soin de désigner les gardes qui m'accompagneront.

C'était le meilleur moyen de trancher la ques-

tion, car tous les soldats applaudirent à la proposition du sergent. Les dés furent apportés.

— Si la chance est pour moi, s'écria le premier, je paie avec plaisir une tournée à tous les camarades. Voyons... Six par deux dés... pas de veine !

— Huit ! s'écria le deuxième, pas trop mal... Sainte Barbe, un cierge à votre autel si le sort me favorise !

Ainsi s'entre-croisaient les exclamations pendant que les dés ne cessaient de rouler sur la table, jusqu'à ce que le sort eût désigné les deux hommes qui accompagneraient le sergent.

Précédés de Breno, les gardes se dirigèrent vers l'appartement du ministre qui, fort surpris, se redressa à l'entrée des quatre hommes.

— Au nom du roi, monsieur le baron, je viens vous arrêter, lui dit Melchior Blanc.

Labrosse regarda le sergent des pieds à la tête et, d'un ton plein d'arrogance, il s'écria :

— Au nom du roi, dites-vous... En admettant que votre venue, sur laquelle vous allez vous expliquer, soit sérieuse, je refuse cependant de vous suivre. Je suis baron, m'entendez-vous, drôle, je suis baron et le roi même n'a pas le droit de

mettre la main sur ma personne avant que la chambre des nobles ne se soit prononcée.

— Voyons, voyons, monsieur le ministre, dit Breno, ne nous montrons pas si orgueilleux, car nous savons parfaitement qu'intérieurement vous n'êtes pas aussi tranquille que vous voulez bien le paraître.

— Impertinent ! s'écria Labrosse en s'avançant pour se jeter sur le bouffon, mais il fut retenu par les soldats.

Les gardes paraissaient se réjouir autant que Breno de l'attitude singulière du ministre qui, malgré tout, cherchait à conserver son air présomptueux et ils ne purent réprimer un sourire quand le bouffon dit encore à Labrosse :

— Vous avez su rendre la vie très agréable à la reine à une vingtaine de pieds sous terre ; vous pourrez bien en faire autant pour vous-même je suppose. Du reste si vous vous ennuyez, monsieur le ministre, vous n'avez qu'à le faire dire à votre humble serviteur qui s'empressera de venir faire quelques parties de dés avec vous.

Melchior Blanc ne paraissait pas disposé à donner au ministre l'occasion de réfléchir longtemps, car, se plaçant au milieu de la pièce, il commanda :

— Soldats, faites votre devoir !

Deux lourdes mains s'abattirent sur les épaules du ministre et celui-ci eut beau crier et s'asseoir, il fut littéralement porté dehors.

Dans la cour le groupe se trouva en face d'Henri de Valois qui l'arrêta et exigea des explications.

Il voulait savoir pourquoi Breno n'avait pas passé par son intermédiaire, au lieu de faire exécuter directement les ordres du roi, auquel il aurait pu faire remarquer alors, que le ministre faisant partie de la noblesse, la chambre des nobles seule avait qualité pour le juger.

— Pour vous parler franchement, messire, répondit Breno, j'ai cru que Sa Majesté aussi avait encore à dire un mot en France ; d'ailleurs je me sentais si heureux de pouvoir transmettre l'ordre qu'il avait donné, que j'ai complètement négligé le petit détail dont vous parlez. Et puis, le ministre n'a-t-il pas arrêté la reine après en avoir reçu l'ordre directement du roi ? C'est du moins ce que m'a été dit et, dans ces conditions, je puis bien le faire aussi.

Henri de Valois se mordit les lèvres et le groupe se remit en marche vers les cachots.

Le cachot où Labrosse fut conduit ne ressemblait en rien à celui où se trouvait la reine. Ce dernier était parfaitement habitable, tandis que le cachot destiné au ministre était un de ceux où l'on enfermait d'ordinaire les grands malfaiteurs.

— Voilà, monsieur le ministre, dit Breno, nous sommes arrivés à destination. S'il vous manquait quelque chose, vous n'auriez qu'à le dire. En attendant nous allons faire un peu de lumière, car les ombres, les fantômes et autres singuliers personnages qui errent ici, pourraient se tromper et vous prendre pour un des leurs.

— Attention, monsieur le ministre, dit Melchior Blanc d'un air moqueur en voyant que le confident du roi venait de se cogner la tête à une arête de voûte, attention, vous pourriez vous faire mal...

* * *

Pierre Labrosse, le ministre tout-puissant du roi Philippe, était donc prisonnier. Il avait maintenant le temps de songer à l'instabilité des grandeurs, surtout quand elles sont basées sur le mensonge et l'astuce, mais il songeait uniquement à la vengeance et il jura, que dès qu'il recouvrerait la

liberté il se vengerait d'une façon terrible de ceux qui l'avaient si fortement avili.

Henri de Valois, après avoir fait la rencontre du groupe dans la cour du Louvre, avait décidé, de son côté, de ne pas laisser passer sans protestation cette atteinte aux privilèges de la noblesse.

Il s'était rendu immédiatement à la place Saint-Nicolas où quelques jours auparavant Melchior Blanc avait été malmené à cause d'Alexandre le chanteur populaire. Il s'arrêta devant une grande habitation qui, à en juger par les apparences, devait être occupée par un personnage de marque. Henri laissa retomber le heurtoir qui ornait la large porte d'entrée. Un instant plus tard un valet vint lui ouvrir et alla annoncer le jeune homme à son maître.

Henri de Valois fut introduit dans une pièce spacieuse où un homme d'âge, assis dans un fauteuil, lui souhaita la bienvenue, tandis que le gentil'homme, s'inclinant respectueusement devant le chevalier, adressait un compliment à celui-ci.

— Soyez le bienvenu, messire, dit le chevalier. Quel bon vent vous pousse donc enfin de ce côté?... car il y a longtemps que je ne vous ai pas vu ici, de même qu'il y a longtemps aussi

que je n'ai plus eu de nouvelles de votre père. Se porte-t-il toujours bien ?

Le jeune homme remercia le chevalier de Jonville pour ses attentions, mais celui-ci vit immédiatement qu'Henri avait l'esprit préoccupé. Il demanda donc :

Je crois, messire, que votre visite a encore une autre raison que l'amitié qui lie nos deux familles. Puis-je connaître cette raison ?

Le jeune homme raconta alors la scène dont Labrosse était le personnage principal et alors une expression d'amour-propre blessé se montra sur le visage de Jonvillé.

— Mais Sa Majesté a-t-elle donc oublié que c'est moi seul, en ma qualité de doyen de la chambre des nobles, qui ait le droit d'autoriser l'emprisonnement d'un membre de la noblesse, après que celui-ci a été entendu par la chambre ? Quel est le mobile de Sa Majesté dans cette affaire ?... Je dois vous dire, messire, que la considération que j'ai pour le ministre Labrosse n'est pas très grande, mais il s'agit ici d'un principe auquel nous ne pouvons déroger pour personne, pas même pour le roi.

Henri de Valois acquiesca d'un signe de tête et répondit aussitôt :

— Je sais, monsieur le chevalier, combien mon père tient à ce que ce privilège soit respecté et il ne me pardonnerait jamais si j'avais gardé le silence. C'est pourquoi j'ai cru devoir vous prévenir de ce qui se passe.

De Jonville remercia le jeune homme de ne pas avoir failli à son devoir et il résolut d'agir sans retard. Quelques jours auparavant une fête avait eu lieu chez lui et à cette occasion un grand nombre de membres de la noblesse s'étaient plaints de ce que celle-ci se trouvait abaissée par la honte que subissait la maison royale et plusieurs seigneurs avaient fait entendre qu'il devait être décidé immédiatement du sort de la reine.

A vrai dire de Jonville se réjouissait au fond du cœur de ce qui s'était passé à la cour, car lui aussi n'avait pas vu d'un bon œil l'arrivée de Marie de Brabant, prévoyant bien que le roi, après avoir subi une influence, celle de Labrosse, allait en subir une autre, celle de Marie élevée au trône de France.

Autrefois de Jonville aussi avait eu beaucoup d'influence auprès du roi. Si Labrosse tenait le

sceptre à la cour, de Jonville, de son côté, était le confident quand il s'agissait de défendre, l'épée à la main, les intérêts du roi.

La dignité de commandant d'un corps d'armée était un poste très lucratif, puisque d'ordinaire les scrupules et le sentiment d'honneur ne trouvaient pas place dans le cœur de ces commandants qui, suivant les mœurs de l'époque, ne visaient qu'au butin et à s'enrichir eux-mêmes.

Lors d'une de ses nombreuses contestations avec le duc de Soissons, Philippe avait dirigé contre celui-ci un corps d'armée commandé par le colonel de Jonville et celui-ci s'était distingué particulièrement par sa cruauté et sa mesquinerie.

Le duc avait refusé de payer au roi la dime sur le revenu de certains bois que le roi prétendait lui appartenir et un beau jour de Septembre de Jonville partit pour attaquer le duc de Soissons.

Quel que fût le courage déployé par la garnison du bourg, celle-ci dut céder devant les archers exercés de Jonville qui organisèrent un vrai massacre.

De Jonville fit lier les mains au duc, lui ordonna de marcher devant lui et de montrer où se trouvait son trésor, car celui-ci se trouvait tou-

jours dans une cachette connue du maître seul et parfois aussi d'un fidèle serviteur. Il fit charger les objets précieux sur un des charriots servant à transporter les provisions, les cacha au moyen de branchages et de feuilles et les fit transporter à sa propre demeure mais sans quitter le véhicule d'une semelle.

Avant de quitter le bourg il fit trancher la tête à trois des prisonniers qu'il avait faits et il fit placer les têtes sur trois piques qu'il planta devant le pont-levis, pour servir d'avertissement à ceux qui auraient encore eu l'audace d'enfreindre les ordres du roi.

A cette époque pareille conduite était loin de donner le remords et on le considérait comme une action méritoire de servir deux intérêts à la fois, ceux du maître et les siens.

De Jonville ne tarda pas à réunir les nobles pour prendre une décision au sujet du cas Labrosse et ils furent unanimement d'accord pour faire une démarche auprès du roi afin de demander la mise en liberté du ministre.

Philippe fut étonné de cette démarche et au début il repoussa énergiquement la revendication

des nobles, mais finalement il se vit forcé de céder à leur droit légitime.

Il fut donc décidé de commun accord, que Labrosse ne serait pas traité comme malfaiteur, mais simplement comme prévenu et que le roi lui assignerait au palais un appartement où il serait traité suivant son rang en attendant qu'il serait décidé sur son sort.

* * *

Ils étaient bien heureux pour la reine et pour Blanche les moments où les deux amies pouvaient se voir et se causer en toute liberté et tous les jours la jeune fille se rendait avec les enfants auprès de la reine et lui faisait espérer que sa comparution devant la cour de justice serait la dernière étape du calvaire qu'elle montait en ce moment.

Blanche avait raconté aussi à Marie que Charles Labrosse avait promis de partir pour le Brabant afin de mettre le duc Jean au courant de la situation et chaque jour la reine posait à son amie la même question : N'avez-vous pas encore de nouvelle de messire Charles ?

Le roi assistait souvent à l'entretien des deux

amies, mais malgré ses insistances il ne put décider la reine à accepter sa proposition de quitter le cachot et de s'installer au palais même.

Les deux femmes ne dirent pas qu'elles avaient connaissance du départ de Charles Labrosse pour le Brabant, car elles craignaient que cette démarche aurait été plutôt désagréable au roi.

Charles Labrosse, de son côté, avait éprouvé dans les derniers jours un léger soulagement pour ses souffrances morales. Au début de son emprisonnement il était abandonné entièrement à ses sombres pensées et à ses soucis, ne trouvant personne qui lui adressait la parole ; mais certain jour il vit entrer dans sa cellule, non son gardien rébarbatif, mais un homme qui, au premier coup d'œil, lui inspira une certaine confiance.

Il apprit que son gardien habituel était devenu gravement malade, qu'il était alité, mais qu'il était privé de tout secours médical et qu'il n'avait donc qu'à guérir ou à crever comme un chien.

Charles ressentait au fond du cœur de la pitié pour le pauvre diable et souhaitait même son prompt rétablissement ; cet homme ne lui avait jamais fait de mal ; il était, il est vrai, rébarbatif et réservé, mais son état le voulait ainsi.

En attendant il ne fallut pas beaucoup de temps pour transformer chez Charles la confiance que lui avait inspirée le nouveau geôlier, en affection sincère.

Chaque fois que cet homme pénétrait dans la cellule il regardait le prisonnier avec douceur et lui demandait s'il ne désirait rien. Il procédait au nettoyage et donnait au jeune homme une partie du vin auquel il avait droit comme geôlier.

— Mais à quoi dois-je donc votre bienveillance ? lui demanda Charles certain jour. Je vous suis très reconnaissant de votre bonté.

Mais le geôlier fit un signe de la main comme s'il voulait repousser ces remerciements et dit :

— Si vous saviez combien peu je mérite ces bonnes paroles ; si vous saviez quelle misérable créature vous avez devant vous, vous m'épargneriez non seulement vos bonnes paroles, mais aussi vos remerciements.

Charles voulut protester, mais le geôlier se retira à la hâte. Cependant quand le soir il voulut quitter la cellule, après avoir souhaité une bonne nuit à Charles, celui-ci l'arrêta et lui dit :

— Mon ami, dites moi un peu votre nom. Il me serait très agréable de savoir à qui je parle

et ce serait déjà un petit lien qui s'établirait entre nous qui paraissions être faits pour nous entendre.

— Je m'appelle Regino, répondit le geôlier. Ne m'interrogez cependant jamais sur mon passé, car si soulagé que je me trouverais peut-être en pouvant ouvrir mon cœur à un cœur compatissant, j'hésiterais à vous faire connaître mes souffrances, car vous pourriez me mépriser et ainsi s'envolerait le dernier bonheur de ma vie.

Charles entendit glisser les verrous de sa cellule et réfléchit longtemps aux paroles du mystérieux personnage. Quel pouvait donc être le remords qui rongeaient cet homme ? Était-il possible qu'une personne au regard si franc eût la conscience chargée au point de craindre de faire connaître ses fautes ?

L'image de l'homme lui restait devant les yeux. Celui-ci pouvait compter une cinquantaine d'années ; il était de taille moyenne et la chevelure, ainsi que la barbe, commençait à grisonner. Il avait la démarche trainante comme quelqu'un qui porte un fardeau pesant et tous ses mouvements indiquaient la résignation.

Dans la voix, qui était douce, il y avait quelque chose de vague, quelque chose de féminin

et Charles se demandait comment une telle personne, aux manières presque raffinées, pouvait être arrivée dans ce bourg sombre et lugubre pour y remplir les offices de géôlier.

Ce mystère devait être éclairci pour Charles le lendemain, quand Regino entra le regard plein de tristesse et dit au prisonnier :

— Il est mort...

Le géôlier rébarbatif n'était donc plus et le mot « mort » donna le frisson à Charles. Ce n'était pas pour lui-même qu'il avait peur, mais il pensait à Paris ou un nouveau méfait allait peut-être se commettre par la faute de son père.

— Le gardien en chef est en bas, dit Regino. Nous sommes sept dans ce bourg lugubre. Trois géôliers doivent veiller sur les prisonniers qui se trouvent ici. Les autres doivent aider à enterrer leur compagnon...

Il y eut quelques moments de silence pendant lesquels un rude combat devait se livrer dans l'esprit de Regino, car son visage, d'ordinaire si résigné, était agité par des contractions nerveuses et son regard plein de fixité, était dirigé sur Charles.

— Je puis rester ici pendant quelque temps,

dit Regino. L'idée m'est venue d'obéir à l'impulsion irrésistible de mon cœur et de vous dire le grand remords qui m'obsède... Je le considérerais comme une grande faveur si vous vouliez m'écouter, car je trouverai peut-être ainsi le soulagement qui me rendra la vie plus supportable...

-- Ne parlez pas ainsi, Regino, répondit Charles. Toutes les fautes peuvent être pardonnées et Dieu sait combien vous exagérez les vôtres et combien vous augmentez ainsi le remords qui vous tourmente...

— Ah, messire, s'écria Regino, combien de fois n'ai-je pas déjà gravi ici l'escalier du donjon dans l'intention de me précipiter dans le vide et de mettre ainsi fin à tout, à la vie et aux souffrances qu'elle amène. Au dernier moment l'instinct de la conservation m'a cependant toujours retenu. Il me semblait qu'une main invisible me saisissait à la poitrine pour me retenir ; que l'espace qui me séparait de la terre devenait une matière impénétrable, dure comme l'acier, contre laquelle il était impossible de lutter...

Charles mit la main sur l'épaule du malheureux, mais ne trouvait pas de paroles pour le consoler. Regino vit cependant dans le mouvement

du jeune homme un invitation à continuer et il poursuivit en ces termes :

— Je suis né en Italie, le pays de l'amour aussi bien que de la vengeance. Depuis ma plus tendre jeunesse j'aimais la fille d'un pêcheur qui avait été ma compagne d'enfance, qui avait partagé mes jeux et que peu à peu je m'étais mis à considérer comme indispensable à mon existence. Le cœur me saignerait si je rappelais tous les beaux souvenirs de cette époque heureuse qui était trop belle pour pouvoir durer éternellement, car la vie aurait été comparable au séjour dans un paradis que nous ne pouvons guère espérer trouver sur terre.

Et cependant quand le souvenir de ces jours heureux parvient à chasser celui de la catastrophe qui les a succédé, ce souvenir me procure une telle félicité, que je crois que c'est elle qui m'a retenu jusqu'ici au bord du précipice.

Je me rappelle nos jeux, je me rappelle nos délicieuses promenades, je me rappelle...

Ici la voix de Regino devint tellement émue, qu'il dut s'appuyer à la table pour ne pas fléchir sur les jambes.

Après un instant il continua :



Messire Charles Labrosse, balbutia-t-il (P. 509)

— J'étais ouvrier agricole et je commençais à gagner un salaire convenable. J'avais déjà ouvert mon cœur au père de la belle Famietta et j'avais vu avec plaisir que les sentiments que je nourrissais pour sa fille n'avaient pas échappé à l'œil vigilant du père.

Heureux comme l'oiseau qui égrène ses plus belles notes au réveil du printemps, la vie nouvelle, je me réjouissais du bon accueil que m'avait fait le père de Famietta et un beau soir je dis à celle-ci en termes sérieux mais tendres, ce que je lui avais du reste déjà avoué timidement et à mots couverts.

Il fut donc décidé que le mariage se ferait dans le courant de l'été suivant et, dois-je vous le dire, je me livrais aux rêves les plus doux tissés de fils d'or et d'argent...

A ces mots le regard de Regino s'alluma et un sourire de félicité parut sur son visage pendant qu'il semblait suivre dans la pensée ces doux rêves envolés.

Charles regardait avec respect cet homme qui, sous les vêtements grossiers du géolier, cachait un cœur si sensible. Il ne put s'empêcher de comparer les espérances de Regino aux siennes, car lui

aussi aimait tendrement la belle Blanche qui le croyait en route pour le Brabant et qui, certainement, devait attendre anxieusement son retour.

— Je vous importune peut-être par mon récit, dit doucement Regino en voyant un nuage de tristesse passer sur les traits du jeune homme, et je ne voudrais pas abuser de votre indulgence. Dites le moi, franchement, messire, car dans ce cas je ne poursuivrais pas...

— Continuez, je vous en prie, murmura Charles, continuez, car votre noble langage me touche le cœur.

— Dans notre voisinage, poursuivit Regino, habitait un jeune homme qui, depuis sa plus tendre enfance, avait été l'enfant gâté de tout le monde. Il avait le regard franc, la taille bien prise et ses cheveux, couleur d'ébène, frisaient autour d'un front qu'on aurait dit taillé dans le marbre.

Il était fils d'un pêcheur jouissant d'une certaine aisance et il était le seul compagnon pour qui je ressentais une grande amitié et en même temps de la jalousie et, quelque bizarre qu'il puisse paraître de rencontrer ces deux sentiments si opposés dans le même cœur, il en était cependant ainsi.

Il faut que je m'explique à ce sujet : Aussi longtemps que nous étions ensemble, je me sentais attiré par un certain raffinement que présentait son langage et par un certain degré d'aisance que dénotaient ses habillements. Tout cela me rendait fier de sa société, moi qui n'étais que fils de simples paysans.

Cette amitié disparaissait cependant chaque fois que je me trouvais avec lui en compagnie de Fiametta. Il me semblait alors qu'elle écoutait plus volontiers Albino — c'était son nom — que moi et qu'elle avait aussi plus d'attentions pour lui.

Mais, Dieu soit loué, cette torture devait cesser certain jour où Albino nous annonça qu'il allait devenir marin et que son père avait trouvé un bateau pour lui.

Vous pourrez juger maintenant du peu de noblesse des sentiments qui remplissaient mon cœur : un ami, que j'aimais, allait me quitter et je n'en ressentais pas le moindre regret ; je me réjouissais au contraire de son départ comme si celui-ci devait assurer maintenant mon bonheur à tout jamais.

Albino partit et après quelques mois je l'avais, pour ainsi dire, complètement oublié. Pas le moindre petit nuage ne vient obscurcir mon bonheur,

quand la date de mon union avec la belle Famietta fut fixée.

Mais, ô malheur ! le désenchantement amer m'attendait. Albino revint ; il était plus beau que jamais et ses voyages avaient déjà procuré, à lui aussi, une certaine aisance.

Je ne me trompais pas en me disant que ce retour devait être funeste pour moi, car j'avais remarqué le trouble qui s'était emparé de Famietta en apprenant le débarquement de notre ancien compagnon et la promenade, que je fis le même soir avec ma fiancée, fut triste et même pénible.

— Comme vous êtes taciturne et comme vous avez l'air sombre ce soir, Famietta, lui dis-je. Ne m'aimez-vous donc pas suffisamment pour pouvoir résister à la séduction qu'un autre jeune homme exerce sur vous ?

— C'est plus fort que moi, murmura Famietta. Que puis-je y faire ?

— Ce que vous pouvez y faire, Famietta ?... Mais il faut savoir lutter contre ce sentiment, il faut être forte... Ne m'avez pas juré que vous n'appartiendriez qu'à moi, à moi seul ? Ne suis-je donc pas bon, pas aimable envers vous ?... O Famietta, si vous saviez combien je tiens à vous !

Je ne vis que pour vous ; je ne vois que par vous ; toutes mes pensées sont pour vous... Si vous sentiez comme mon cœur se brise à la seule pensée que vous pourriez aimer un autre que moi !

Famietta parut être touchée par mes paroles, car, fixant son regard brillant sur moi, elle me promit d'être forte et d'employer toute son énergie pour chasser cette mauvaise pensée qui était née chez elle.

Hélas ! j'avais compté sans la faiblesse de la femme.

Je ne tardais pas à remarquer que sa promesse n'avait été qu'un bon mouvement momentané, car le lendemain je la retrouvais aussi réservée et aussi taciturne que la veille.

Je n'avais plus de repos, ni jour, ni nuit. La jalousie me faisait saigner le cœur et me torturait d'une manière épouvantable et, certain soir que je suivais le chemin qui conduisait de la demeure de Famietta à un petit bois d'oliviers, je vis dans l'obscurité deux ombres que je ne reconnaissais que trop bien... La gorge serrée je continuais à observer le couple et alors... alors...

Ici les larmes jaillirent des yeux de Regino

et il saisit la main de Charles que celui-ci serra avec toute la force que peut donner l'émotion.

Le pauvre géôlier poursuivit :

— C'en était trop !... La jalousie me fit voir rouge ; je m'élançai sur le séducteur et lui plantai mon couteau dans le cœur...

Regino n'en pouvait plus ; il se laissa choir sur un escabeau et éclata en sanglots.

Charles essaya de le calmer par de bonnes paroles, mais il semblait que l'occasion, si longtemps attendue, de pouvoir ouvrir son cœur, avait fait fondre toutes les souffrances accumulées dans celui-ci, car le malheureux ne pouvait arrêter ses larmes, ni étouffer les gémissements qui remplissaient la cellule.

Enfin Regino parut revenir au calme. Il releva la tête mais n'osait pas regarder le jeune homme dans les yeux duquel il craignait de lire le mépris.

Mais Charles lui tendit la main et dit :

— Pauvre Regino ; relevez-vous et ayez confiance. Vos souffrances et le repentir ont certainement déjà racheté vos fautes.

— Croyez-vous, demanda Regino en poussant un soupir et en levant maintenant les yeux vers

Charles, croyez-vous que je puisse encore me regarder sans avoir honte de moi-même ? Depuis que le remords s'est fait sentir en moi, je n'ai plus osé me regarder dans une glace et depuis de longues années je n'ai pu me rendre compte des changements que le remords et les souffrances ont dû certainement produire chez moi...

— Ayez du courage, Regino, reprit Charles. Votre crime était grand, oui, car il ne vous appartenait pas de châtier votre semblable et encore moins d'attenter à ses jours ; mais c'est la passion qui vous a poussé et vous n'avez pas agi par cruauté ni avec préméditation. Vous êtes un pauvre pécheur...

— Prouvez-moi, messire, que vos paroles sont sincères et qu'elles ne sont pas dictées uniquement par la pitié que je vous inspire, prouvez-le moi en me tendant encore une fois la main.

Charles serra avec émotion la main du geôlier. Regino en fut si touché qu'il se jeta au cou du jeune homme et fondit encore une fois en larmes.

Soudain des pas se firent entendre dans l'escalier. Regino se redressa et quitta furtivement la cellule.

C'étaient les gardiens qui revenaient, sombres comme tout ce qui se rencontrait dans le bourg, de l'enterrement de leur compagnon. Le dernier portait sur le bos une botte de cordes qui avaient servi sans doute à descendre le cadavre dans la fosse. A la vue de ces cordes une idée jaillit soudainement dans l'esprit de Regino.

Il suivit le gardien et vit celui-ci jeter les cordes dans un coin du couloir. Puis tout redevint sombre et triste.

Quand les gardiens se furent éloignés, Regino rentra précipitamment dans la cellule de Charles.

— Ami, dit-il, ami, s'il m'est permis de vous nommer ainsi, l'heure de la délivrance a sonné aujourd'hui pour moi, car mon cœur se trouve soulagé et la lumière s'est faite dans mon esprit. Il faut que vous soyez heureux à votre tour, car pour vous aussi l'heure de la délivrance ne tardera pas à sonner.

Charles regarda le geôlier avec étonnement, se demandant si la trop grande tension d'esprit n'avait pas dérangé les facultés mentales du pauvre homme, mais cette idée se dissipa bientôt quand Regino ajouta :

— Armez-vous de beaucoup de courage et de

fermeté, mon jeune ami. Dès ce soir nous élaborerons peut-être le projet de votre évasion. Je ne puis vous en dire davantage pour le moment, car il serait dangereux pour nous deux si je restais plus longtemps ici. A ce soir.

Les deux hommes se serrèrent la main et Charles resta seul, se demandant ce que pouvaient signifier les paroles mystérieuses du geôlier qui remplissaient cependant son cœur d'une secrète espérance, car il avait appris à connaître Regino comme étant un homme sérieux qui n'aurait pas fait lui à ses yeux l'espoir de l'évasion si lui-même n'en avait eu quelque certitude.

Le soir Regino revint en effet et cacha sous le lit du prisonnier la botte de cordes que le geôlier avait jetée le matin dans un coin du couloir. A cette vue Charles ne put contenir un cri de surprise et de bonheur.

— Il faut que vous vous évadiez cette nuit même, dit Regino. Profitons de l'occasion favorable qui nous est offerte ..

— Et Basile ? demanda Charles comme par inspiration.

— Pour le moment nous ne pouvons pas penser à lui, répondit Regino. Il ne se trouve pas

parmi les prisonniers que j'ai à surveiller et un meurtre seul pourrait peut-être favoriser son évasion. Nous ne pouvons donc pas nous occuper de Basile.

Le geôlier montant sur le lit du prisonnier vérifia la résistance des barreaux qui défendaient l'étroite fenêtre. Par les efforts de Charles ils s'étaient déjà descellé un peu, mais pas suffisamment pour espérer qu'ils céderaient sous les efforts réunis des deux hommes.

Regino sortit alors un morceau de fer qu'il avait caché sous son pourpoint.

— Tenez, dit-il, tachez de desceller les barreaux de manière à ce qu'ils cèdent sous nos efforts, mais surtout travaillez sans faire de bruit. Moi je monte la garde devant la cellule ; si vous réussissez vous n'avez qu'à frapper légèrement à la porte.

Charles entama fièvreusement l'œuvre de la délivrance. La sueur perla bientôt sur son front, mais il travailla sans relâche à débarrasser les barreaux des matières dures qui les fixaient dans la pierre et un soupir de soulagement sortit de sa poitrine quand il eut débarrassé un deuxième barreau.

Mais le temps s'écoulait et les mains de Charles finirent par se paralyser sous ces efforts auxquels il n'était pas habitué et ses yeux se remplirent de larmes à la pensée qu'il aurait dû renoncer à mener le travail à bonne fin.

Il frappa donc à la porte et fit part de son découragement à Regino.

Celui-ci s'assura du degré d'avancement de l'ouvrage et lui aussi reconnut qu'il aurait été impossible de le terminer. L'évasion devait donc être remise au lendemain et le brave géolier dut reporter les cordes à l'endroit où il les avait trouvées. Il avait la mort dans l'âme car les retrouverait-il encore le lendemain ?

— Et vous, mon fidèle ami, demanda Charles, quelles sont vos intentions ? Pourrez-vous détourner les soupçons qui planeront sur vous ? Le châtement le plus sévère ne vous attend-il pas si votre complicité peut être prouvée ?

— Soyez sans inquiétude, répondit Regino. Je vous assure que j'ai combiné le projet de telle sorte que je n'ai rien à craindre.

En disant ces mots la voix de Regino tremblait malgré lui et Charles ne put se défendre

d'une sensation étrange en entendant cette assurance. Mais le géolier poursuivit aussitôt :

— Employez demain tout votre temps à desceller les barreaux. Quand vous y aurez réussi, nous parviendrons bien à enlever les barreaux. Ce n'est qu'alors que commencera la plus grande difficulté... Vous ferez descendre la corde à l'extérieur tout en laissant de ce côté un bout assez long pour que je puisse m'en entourer le corps. La corde n'atteindra peut-être pas le sol. Fabriquons donc encore une corde au moyen de vos draps de lit que nous déchirerons en bandelettes ; de cette manière nous obtiendrons peut-être la longueur voulue. Vous vous laisserez glisser le long de la corde que moi je tiendrai de ce côté en l'entourant autour de mon corps. En-bas vous trouverez une barquette et vous entrerez dans la première ferme que vous rencontrerez sur votre chemin ; vous vous emparerez d'un cheval et vous fuirez aussi vite que possible. Vous réglerez plus tard ce vol avec le fermier. Allez-vous reposer maintenant afin de retrouver les forces nécessaires pour demain. Pendant la journée vous travaillerez aux barreaux et le soir l'heure de la liberté sonnera pour vous.

Charles avait écouté avec émotion les explications de Regino et il ne doutait plus maintenant du succès de l'entreprise. Quelques heures de patience encore et il serait libre...

Il ne tarda pas à s'endormir et il rêva de lumière, de vie, de liberté.

Il serait impossible de dépeindre le bonheur du jeune homme quand il réussit, après un travail long et pénible, à desceller le dernier barreau.

L'obscurité était à peine venue, que la longueur de la corde fut mesurée ; la corde atteignait le sol.

Quand aucun bruit ne se fit plus entendre dans le bourg, sauf les cris lugubres des chouettes, Charles commença ses préparatifs d'évasion.

Il fit des adieux touchants au brave geôlier auquel il promit de se rendre immédiatement à Paris où il exigerait immédiatement de son père la mise en liberté de Regino et de Basile.

Mais le geôlier hocha tristement la tête.

— Ne vous inquiétez pas de moi, mon ami. Je vous assure qu'il ne me sera fait aucun mal. Des devoirs sacrés vous appellent. Accomplissez les pour votre bonheur et priez pour moi.

Après avoir embrassé une dernière fois le bon Regino, Charles entreprit la descente. Il avait vu

toute l'audace de l'entreprise et il eut besoin de tout son courage, de toute sa présence d'esprit pour ne pas crier sous la douleur que lui causait la corde mince qui lui écorchait les mains...

Mais au-dessus de lui il entendait la voix de Regino qui lui criait doucement :

— Courage... adieu...

Enfin ses pieds touchaient le sol. Malgré l'obscurité il vit la barquette. Une pensée lui donna cependant le frisson : Si le gardien là-bas, au-dessus du pont-levis, l'apercevait...

Pendant quelques instants Charles resta immobile. Rien ; il n'entendait, ne voyait rien. Les gardiens de La Roche étaient du reste trop convaincus de l'impossibilité d'une évasion, pour exercer une grande surveillance.

Charles monta dans la barquette et en quelques coups de rames, qu'il donna aussi doucement que possible, il atteignit le bord opposé du large fossé entourant le bourg lugubre où il avait tant souffert.

L'heure de la liberté avait donc sonné !

* * *

Regino resta encore longtemps devant l'étroite ouverture par laquelle il avait vu disparaître son

jeune ami. Il se sentait heureux d'avoir accompli cette bonne action et il lui semblait qu'il rachetait ainsi une partie de la faute qu'il avait commise autrefois.

Les étoiles parsemaient la voûte céleste ressemblant au riche baldaquin de la couchette où reposent les gens dont la conscience est en paix.

Il y avait longtemps que Regino ne s'était pas senti aussi heureux et aussi tranquille ; lui aussi avait la paix dans l'âme car il avait rendu le bonheur à un de ses semblables.

Ah, cette tranquillité de la conscience, cette délicieuse sensation qui procure le bonheur par le fait d'avoir travaillé à celui d'un autre...

Lentement, très lentement, Regino quitta la cellule, parcourut le couloir et monta les marches de l'escalier qui serpentait dans la tour.

Charles devait être déjà loin en ce moment...

Au dessus de la tête de Regino étincelait une grande étoile qui paraissait s'avancer vers lui. Il lui tendait involontairement les bras comme s'il voulait la caresser. Cette étoile était-elle messagère de la grâce divine ?

Regino se trouvant sur la plate-forme de la tour ressentait une félicité surnaturelle. Machinale-

ment il tendit les bras comme s'il voulait enlacer en un seul embrassement tout ce qui se trouvait sur terre...

C'est ainsi qu'il glissa dans le vide, dans l'éternité...

Regino ne souffrirait plus désormais.

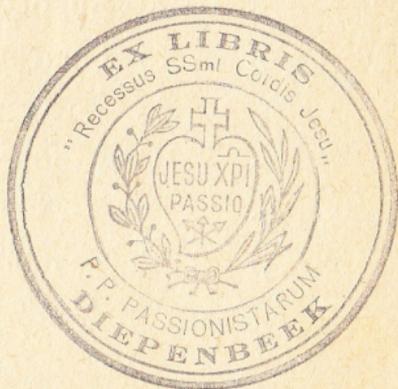


Marie

de

Brabant

PAR Mr. HUBERT †
DESSINS DE †††††
††† E. WALRAVENS



ANVERS
L. OPDEBEEK
57, Rue St. Willebrord, 57
1904

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre		Page
I	La Princesse Marie	I
»	II Desseins scélérats	» 28
»	III L'empoisonnement	» 71
»	IV Un nouvel hôte au Louvre	» 141
»	V Un témoin encombrant	» 177
»	VI Une étoile qui pâlit	» 191
»	VII Acte d'héroïsme de Melchior Blanc	» 220
»	VIII Nuages sombres	» 245
»	IX Tu récolteras ce que tu auras semé	» 262
»	X Surprise !	» 306
»	XI Charles Labrosse à Bruxelles	» 345
»	XII La vengeance d'Alexandre	» 364
»	XIII Innocence et désir de vengeance	» 384
»	XIV Le jugement de Dieu	» 441
»	XV Le châtimeut	» 470